

remparts ou dans les cours : et il ne restait qu'une seule ressource à ceux qui survivaient, c'était de se réfugier dans les caves voûtées du Lazaret, et d'y attendre la fin du combat.

L'armée de terre semblait assister irrésolue et indécise à ce sanglant spectacle. Une forte masse d'infanterie s'était dirigée vers Monte Pelago. Elle avait fait halte en dehors de la portée de nos canons ; et quelques bombes perdues avaient suffi pour l'arrêter, en éclatant sur la tête de la colonne.

Mais tout à coup la scène change : la flotte, qui depuis le matin restait sous vapeur, s'ébranle à un signal donné. Nous voyons ses onze frégates s'avancer dans le meilleur ordre et commencer le feu à 2,500 mètres, en formant une longue ligne demi circulaire autour du port. A cette distance, où nos boulets n'arrivent pas, leurs bordées couvrent de feux toute la rade. Les pièces en barbette de la Lanterne sont brisées, leurs affûts volent en éclats ; nos six canonniers, entr'ouvertes par les énormes projectiles de l'ennemi, s'enfoncent dans la mer. Bientôt on n'aperçoit que le sommet de leurs mâts, où flotte encore le pavillon pontifical. Le capitaine Uhde, n'ayant plus que ses deux pièces de Castelfidardo, les retire de leurs embrasures, dans le vague espoir d'atteindre un navire plus rapproché que les autres, et combat à découvert, tant que ses canons ne sont pas brisés et qu'il lui reste un homme debout.

Le lieutenant Westminsthal, descendu dans la batterie voûtée, pointe lui-même ses derniers canons, va d'une pièce à l'autre et enflamme ses artilleurs de son indomptable courage. Un boulet, qui en ricochant frappe sans l'entamer sur le bordage d'un navire,

suffit pour faire jaillir une lueur d'espérance. Quel lui importe d'ailleurs la vie ? Son sacrifice est fait ; il a juré d'être jusqu'à la mort fidèle à sa fiancée ; il veut être enterré avec elle dans le même tombeau. Le sous-lieutenant Delle Piane suit l'exemple de son chef, tous ses artilleurs l'imitent. C'est le sublime du dévouement militaire, c'est l'héroïsme du sacrifice religieux, à la manière des martyrs du Colisée, qui voyaient du haut du ciel des palmes descendre sur leurs têtes, et bravaient, le front serein, les tigres et les lions.

Des devoirs de tout genre m'avaient retenu forcément depuis le matin au palais de la Délégation, et je suivais cette scène terrible, de la grande salle, où je donnais des signatures. Bientôt n'y tenant plus, et envoyant promener toute besogne administrative, je descends à la hâte et me dirige vers le port. La mer bouillonnait sous les boulets en flocons d'écume blanche ; deux ou trois canons de la batterie Westminsthal tiraient encore ; à gauche, du côté du Lazaret, le bastion Saint-Augustin tenait toujours. Une balle, qui vint en ricochant expirer sur mon bras, m'indiqua cette direction. Je n'avais plus de commandement à exercer, tout le monde était devenu soldat dans cette dernière lutte. Sept braves artilleurs occupaient seuls la batterie ; il n'y avait qu'un chef de pièce, et pas même un sous-officier. Je remplaçai le chef de poste, et pris le commandement.

Les vapeurs de l'escadre se rapprochaient de la batterie du môle, dont les feux s'éteignaient un à un. La frégate montée par l'amiral Persano était en tête ; s'embossant alors à deux cents mètres de la vieille tour, elle commence à battre en brèche avec ses boulets pleins de 40 kilog. le massif de maçon-